

car Jocelyn était très fier. La pauvreté semblait l'affecter, et, de manière ou d'autre, il était très réservé et très arrogant. Quand à ma malheureuse fille, je suis fâché d'avouer qu'elle avait commencé à boire à cette époque, et qu'elle ne songeait pas beaucoup à ce qu'elle deviendrait. La faute n'est pas tout à elle, monsieur ; car, si elle avait eu un autre mari, elle aurait pu être une autre femme. Je les laissai partir et c'est aujourd'hui la première fois que j'entends parler d'eux. Mais je suppose que vous êtes au courant de leurs affaires, monsieur ?

Herr von Volterchoker secoua la tête.

— Non, dit-il, je les connais très peu.

— Vous savez bien où est ma pauvre Agathe ?

— Non ; je sais seulement que votre gendre, Philippe Jocelyn, a disparu l'été dernier en laissant cet enfant à ma charge.

— Disparu ! mais comment et où ?

Le clown réfléchit un moment avant de répondre à cette question.

— C'était dans le voisinage de Manchester, dit-il ensuite ; votre gendre peignait des décors pour une troupe d'acteurs, une troupe nomade dont je faisais partie, et un soir, après que la représentation fut finie il me dit qu'il partait en me demandant d'avoir soin de l'enfant jusqu'à ce qu'il revint ou qu'il réclamât son fils. J'ai le cœur un peu tendre à l'endroit des enfants, et je n'eus pas le courage de dire non. Je me chargeai donc de l'enfant, et, depuis lors, j'ai fait pour lui tout ce que j'ai pu. N'est-ce pas, Georges ?

— Oui, mon oncle.

— L'enfant m'appelle son oncle, s'écria Herr von Volterchoker, c'est par affection. J'ai fait de mon mieux pour lui par amitié pour son père, et, comme les choses ont bien tourné en ce qui me concerne, je pourrai faire plus encore dorénavant, monsieur Pickchove ; mais je désire causer un moment avec vous, afin de bien savoir comment je dois agir avant d'aller plus loin.

— Sans doute, sans doute, répondit le vieillard ; rien de mieux que cela. Toutes les informations que je suis à même de vous donner, je les tiens à votre disposition. Mais je voudrais que vous m'eussiez apporté quelques nouvelles de ma fille, je voudrais que vous pussiez me fournir quelques renseignements sur elle.

Herr von Volterchoker secoua la tête.

— Je regrette de ne pouvoir le faire, dit-il.

Il était décidé à garder le secret de la mort d'Agathe Jocelyn.

Ce secret pouvait lui rapporter une très forte somme d'argent, s'il savait s'en servir habilement.

— Voulez-vous monter au premier, monsieur, dit M. Pickchove, nous serons beaucoup plus à notre aise pour causer qu'ici dans cette boutique. Ce n'est pas que je craigne d'être dérangé par les chalands, monsieur ; le commerce ne va pas maintenant, monsieur ; il ne va pas du tout. Mais la boutique est froide et vous serez peut-être assez bon pour venir là-haut.

Il ouvrit la porte et conduisit son visiteur, ainsi que l'enfant, vers un escalier étroit qui aboutissait à un petit salon convenable, dont les vieilles fenêtres à l'antique donnaient sur la rue. Il y avait des bancs en chêne disposés dans ces fenêtres, et, sur l'un d'eux, était assise une jeune fille qui tournait le dos à la porte. Elle se retourna en entendant le pas des hommes retentir dans la chambre. Il faisait tout à fait sombre ; mais, au moment où la jeune fille détournait la tête, la lueur du foyer éclaira en plein sa figure, et le clown vit qu'elle était le portrait vivant de la femme noyée qu'il avait examinée dans l'auberge de Lisford.

Herr von Volterchoker eut beaucoup de peine à retenir un cri de surprise en apercevant cette merveilleuse ressemblance entre la vivante et la morte ; mais il se domina assez à temps. Il avait déclaré qu'il ne connaissait pas du tout Agathe Jocelyn, il fallait donc qu'il cachât l'étonnement que lui causait la ressemblance des deux sœurs.

— Je suppose que cette jeune dame est votre fille, monsieur Pickchove, dit-il d'un ton d'indifférence.

— Oui, répondit le vieillard, c'est Suzanne, ma plus jeune fille. Elle a trois ans de moins qu'Agathe.

Suzanne Pickchove reconnut son petit neveu et le prit dans ses bras. Elle emporta l'enfant à la fenêtre et l'assit sur ses genoux. Ils causèrent à voix basse tandis que Herr von Volterchoker et M. Pickchove s'asseyaient à une petite table auprès du feu. La chambre n'était éclairée que par la lueur vacillante du foyer et le faible crépuscule, dont la clarté diminuait de plus en plus dans l'étroite rue.

— Maintenant, pour aborder sans retard la question, monsieur Pickchove, dit le clown, il faut que je vous déclare que la face de mes affaires a changé un peu depuis que nous nous sommes séparés, Philippe Jocelyn et moi. Je suis heureux de dire que je suis en ce moment très à mon aise, et je me dispose à adopter votre petit-fils. C'est là la première question à discuter. Vous n'y voyez pas d'empêchement, je suppose ?

— Oh ! non, monsieur, répondit le vieillard avec empressement ; je suis très content que le pauvre enfant ait trouvé un ami. Je ne suis qu'un ouvrier et j'ai autour de moi plus de bouches à nourrir que je ne puis dans la situation actuelle.

— Très bien. Alors c'est convenu. Voyons maintenant la question numéro deux. J'enverrai l'enfant à une bonne école, je le ferai élever en gentleman et je m'arrangerai pour qu'il débute plus tard dans la vie comme un gentleman. Mais, pour cela faire, il faut que je puisse prouver son identité. Il me faudra contenter le monde quand le monde me questionnera au sujet de l'enfant. Me comprenez-vous ?

— Pas tout à fait, murmura M. Pickchove ; j'avoue que je suis très bête, mais je ne comprends pas...

Vous ne comprenez pas quelle est mon intention. Je vais m'expliquer plus clairement alors, mon cher monsieur. Je veux que vous me donniez tous les papiers que vous pouvez avoir, afin que je puisse prouver plus tard l'identité de l'enfant. Le certificat de mariage de sa mère, par exemple. Je suppose qu'en père prudent vous l'avez gardé par devers vous, eh ?

Herr von Volterchoker regarda le vieillard avec anxiété ; mais M. Pickchove secoua la tête en donnant à sa physionomie une expression de désolation.

— Non, je ne l'ai pas gardé, dit-il, je sais bien que c'eût été prudent de conserver ce certificat, mais je ne l'ai pas fait. Je crois qu'Agathe l'avait elle-même. Mais, s'il en est ainsi, il doit être dans la maison ; car elle a laissé ici un pupitre avec un tas de papiers. Suzanne, sais-tu ce qu'est devenu le vieux pupitre d'Agathe ?

— Il est là-haut dans ma chambre, père, répondit la jeune fille.

— Alors va le chercher, dit M. Pickchove ; si le certificat y est vous l'aurez, monsieur. Il ne me sert à rien. Ce mariage ne m'a occasionné que des désagréments.

— Vous ne savez rien de l'histoire de Philippe Jocelyn avant son mariage ?

— Je sais seulement qu'il vint chez moi comme locataire et qu'il s'endetta. Ensuite, ma fille aînée devint amoureuse de sa jolie figure. Il était gentleman de naissance, nous disait-il ; mais il n'avait d'autre argent que celui qu'il gagnait en travaillant, et il ne paraissait pas devoir jamais faire d'héritage. Voilà tout ce que j'ai su de son histoire.

Herr von Volterchoker sourit à cette réponse de M. Pickchove. Ces gens-là ignoraient complètement le rang de Philippe Jocelyn. C'étaient de pauvres ouvriers ayant de la peine à gagner leur pain quotidien, et il n'était pas probable qu'ils eussent envie d'aller consulter le livre de la noblesse, où ils auraient pu voir les noms des Jocelyns, comtes de Haughton et barons de Davenant.

Suzanne Pickchove reparut en ce moment dans la chambre, rapportant un pupitre en acajou tout délabré. Elle le plaça sur la table, prit une chandelle sur la cheminée, l'alluma et la mit devant son père.

Le vieillard ouvrit le pupitre, dont la serrure était brisée depuis longtemps, et fouilla dans un tas de lettres et de papiers qui s'y trouvaient pêle-mêle. Il chercha très longtemps, si longtemps même, que le clown perdit patience et lui demanda permission de l'aider.

M. Pickchove le lui permit, et, en moins de cinq minutes, Herr von Volterchoker réussit à trouver le document dont il avait besoin : l'extrait du mariage de Philippe Jocelyn avec Agathe Pickchove.

Le clown le plaça et le mit dans sa poche sans en demander l'autorisation.

— Maintenant, dit-il, il me faut l'extrait de naissance et de baptême de l'enfant.

M. Pickchove n'avait ni l'un ni l'autre de ces papiers à donner au visiteur, mais il l'adressa à la mairie où l'enfant avait été inscrit et lui dit le nom de l'église où on l'avait baptisé.

— C'est tout ce que je veux, dit Herr von Volterchoker ; allons, Georges, partons. Viens mon garçon.

— Ne vais-je pas rester avec grand-papa ?

— Non, Georges : nous retournons chez mistress Beppo et puis tu iras dans une école où tu apprendras à devenir un gentleman.

— Mais vous le laisserez de temps en temps venir chez son pauvre grand-père, n'est-ce pas, monsieur ? dit le vieillard.

— Sans doute, monsieur Pickchove, toutes les fois que cela vous plaira de l'avoir. Je vous écrirai pour indiquer la pension où je le mettrai.

— Merci, monsieur ; et si jamais vous apprenez quelque chose sur le compte de ma pauvre fille...

— Ce n'est pas probable, répondit le clown. Bonsoir. Votre fille ressemble-t-elle à sa sœur ? demanda-t-il pendant que Suzanne Pickchove prenait la chandelle pour le reconduire.

— Tout-à-fait, monsieur. Elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau. La figure de Suzanne est un peu plus longue que celle d'Agathe et ses cheveux ne sont pas aussi noirs : voilà toute la différence qu'il y a entre elles.

Herr von Volterchoker ramena directement l'enfant à la petite boutique du marchand de chandelles, et le remit entre les mains de l'Irlandaise. Ensuite, il prit un cab et se fit conduire à un bon hôtel de commerce dans le Borough. Là, il demanda pour son souper une tranche de bœuf et une bouteille de bon sherry, et passa le reste de la soirée à lire le journal et à songer aux affaires de la journée.

Le lendemain, il fut sur pied de bonne heure. Il se rendit à la mairie de Westminster aussitôt que les bureaux furent ouverts, et se fit délivrer une copie légalisée de l'extrait de naissance de Georges Jocelyn. Il s'y prit de la même façon pour l'extrait de baptême ; puis il revint à son hôtel, où il prépara son portemanteau avant de quitter Londres.

— Il faut que je retourne à Liford sous peine de perdre le cottage, se dit-il ; je me demande ce que Henri Dunbar et lord Haughton vont penser de leur voisin ? Ce serait un peu drôle si je ne parvenais pas à vivre agréablement entre les deux. Je crois, qu'en somme, Philippe Jocelyn sera le plus productif des deux. L'autre est un homme de fer.

## XLII

## DEPART

M. Dunbar était assis seul à la table, où son dîner était servi, dans l'un des meilleurs appartements de l'hôtel Clarendon, quand on lui apporta la carte de M. Salomons. C'était un mercredi soir et environ vers sept heures.

— Faites entrer ce monsieur dans la pièce voisine, je vais le retrouver immédiatement, dit le banquier.

Et il repoussa son plateau, et quitta son siège en disant ces mots.

— Faut-il mettre ce faisan au chaud, monsieur ? demanda l'homme qui le servait.

— Non, je ne mangerai plus.

Henri Dunbar passa dans la chambre voisine où il trouva M. Salomons devant la cheminée et chauffant ses mains gantées au feu.

— Hé bien ! monsieur Salomons ? dit le banquier d'une façon interrogative.